



Roi de la vis, prince des arts : dans la vie de Reinhold Würth, l'homme le plus riche d'Allemagne



500 FORTUNES - Première fortune allemande selon Forbes, cet autodidacte a bâti le leader mondial du matériel de fixation. Ce nonagénaire au luxe discret, hormis son yacht, a constitué une immense collection d'art, de Picasso à Hockney.

Ajouter Challenges à vos sources préférées

Tiré comme à son habitude à quatre épingles, une question de bienséance selon lui, Reinhold Würth, 91 ans, est étonné, ou plus probablement feint de l'être. « Vous me dites que je suis l'Allemand le plus riche ? Je n'en suis pas sûr... Ça fluctue selon les jours, mais je me place en général plutôt troisième ou quatrième. » Pourtant, à la fin janvier 2026, Forbes classait bien « le roi des vis et boulons » comme le premier des 272 milliardaires du pays, avec une fortune de 42 milliards d'euros.

Aussitôt, l'hebdomadaire *Wirtschaftswoche*, la bible des affaires, rappelait le destin hors du commun de ce self-made-man qui, contraint par son père à quitter l'école à 14 ans pour devenir son apprenti et unique employé, a transformé la quincaillerie familiale en un empire, Würth Group, leader mondial de la fabrication et distribution de matériel de fixation. Présent dans 80 pays avec 400 filiales, il a généré l'an dernier plus de 20 milliards d'euros de chiffre d'affaires.

Celui qui trouve le mot mécène « un peu exagéré » et qui préfère celui de « bienfaiteur » a aussi constitué au fil des décennies une des plus importantes collections d'art moderne et contemporain d'Europe. Mieux, depuis plus de trente ans, il donne à voir ses chefs-d'œuvre dans ses musées, quinze aujourd'hui, qu'il a adossés à ses usines et répartis sur le Vieux Continent, de l'Allemagne à l'Espagne, en passant par la Norvège, la Suisse, le Danemark... et la France, à Erstein, près de Strasbourg. Conçus par des architectes de renom, ils sont gratuits. C'est le patron qui l'a voulu, pour que ses salariés, comme le grand public, aient un accès sans limites à la culture

« Concourir au bien commun »



En ce mercredi printanier, Challenges est au siège de l'entreprise, dans le Bade-Wurtemberg, plus précisément à Künzelsau, au nord de Stuttgart. Les maisons à colombages du centre-ville contrastent avec les bâtiments industriels de la périphérie, dont une majorité appartient au groupe Würth.

Si le patriarche a laissé la gestion quotidienne à sa fille Bettina et à ses petits-enfants, Benjamin, Sebastian et Maria, il n'hésite pas à « agir en coulisse », fort de ses « soixante-dix ans d'expérience ». « En tant que président d'honneur du conseil de surveillance des fondations du groupe Würth, je m'intéresse bien sûr toujours au bien-être de l'entreprise et à son évolution future. » Il se sent « responsable » de ses 86 000 salariés, dont quelque 4 000 en France. Lui dont « les valeurs cardinales sont la modestie, la tolérance et la gratitude », et qui entend « concourir au bien commun ».

Il continue donc de venir régulièrement dans son grand bureau, dont le tapis de soie et la bibliothèque en bois précieux racontent un chic bourgeois que tempèrent des voilages ternis par le temps. Reinhold Würth se partage entre l'entreprise (un double écran d'ordinateur indique en direct les résultats des filiales) et l'art (« une passion et un investissement »

Cravates Hermès et yacht

Autour de lui cohabitent tableaux et sculptures, bibelots et souvenirs, brassées d'orchidées en tissu, missives des grands de ce monde, comme celle de Nelson Mandela ou celle du président Macron qui loue « une amitié européenne et franco-allemande ». Sur une table basse trônent les maquettes des avions qu'il a pilotés jusqu'à l'âge de 80 ans, pas peu fier d'avoir totalisé « 7 720 heures de vol »

Poli, drôle, vif, il répugne à parler gros sous. Dans la région cossue du Bade-Wurtemberg, l'étalage n'est pas de mise. Il minimise, assure qu'il est resté un homme simple. Ne se contente-t-il pas pour le dîner d'un bretzel et d'un yaourt ? Lorsque l'on insiste et que l'on s'étonne que sa richesse ait plus que triplé au cours de la décennie passée, il souligne une évidence : « Le monde aura toujours besoin de vis et de boulons. »

En revanche, il est prolix sur ses signes extérieurs de réussite. D'abord, ses cravates, « 90 % d'entre elles viennent de chez Hermès, avec pochettes assorties. Ils ne les fabriquent hélas plus ensemble, mais heureusement, j'en ai 200 paires dans mes armoires ». Ensuite, sa montre étanche Apple Watch, elle aussi de chez Hermès. « C'est un cadeau de mes petits-enfants. Elle me permet de mesurer mes performances : tous les jours je nage trente minutes et je tiens le rythme ! » Enfin, son yacht : 85 mètres de long, 100 millions d'euros.

« Encore un crétin de milliardaire qui bouche la vue »

Ce que le nonagénaire aime par-dessus tout, ce sont les croisières hivernales dans les Caraïbes avec sa femme Carmen. « En décembre, nous fêterons nos 70 ans de mariage », annonce-t-il tout à trac, visiblement ému.

Il a choisi d'appeler son bateau Vibrant Curiosity, « curiosité ardente », en référence à l'une de ses qualités. « Je veux toujours savoir ce qu'il y a de l'autre côté de la colline. » La conversation, animée, se poursuit. Il faut bien articuler, il entend parfois mal, mais son œil pétillant en permanence.



Reinhold et Carmen Würth en 2022. Le nonagénaire aime par-dessus tout naviguer avec son épouse dans les Caraïbes, à bord de Vibrant Curiosity, son luxueux yacht de 85 mètres.

On évite de gâcher sa belle humeur en lui rappelant que la livraison de son yacht a suscité l'ire des syndicats : c'était en 2009, au plus fort de la crise financière, un millier d'employés venaient de passer en chômage partiel, baisse de salaire à la clé. « Le timing n'était pas génial, l'excuse une proche. Entre la commande et la réception, du temps avait passé. » On ne mentionne pas non plus ce jour de 2017 où le Vibrant Curiosity a fait les gros titres du New York Post « Encore un crétin de milliardaire qui bouche la vue. » Big Apple parquant les yachts devant la statue de la Liberté, il avait frustré les touristes en mal de photos souvenir.

« Merkel a fait oublier aux Allemands qu'il fallait se battre pour réussir »

Sorte de famille princière de Künzelsau, les Würth, mis en majesté, glamour, souriants et soudés, sur le site du groupe comme dans les journaux internes, étalent leurs joies sur papier glacé, comme cette fête à tout casser donnée pour les 90 ans de Reinhold, l'an dernier. Pour commémorer ses sept décennies à la tête de l'entreprise, le patriarche a eu droit à un concert et à la présence de tous les politiques qui comptent dans le Bade-Wurtemberg, sans oublier celle du chancelier de l'époque, Olaf Scholz. Mais les Würth partagent aussi leurs peines. Reinhold et Carmen ont perdu leur fille aînée, une petite-fille ; et leur fils, déficient mental, a été victime d'un enlèvement par le passé.

Ce vedettariat n'empêche pas le patriarche de rester de plain-pied dans son époque. Il a toujours une demi-douzaine de journaux sur son bureau et les lit « avec passion ». Jamais il n'hésite à prendre position publiquement et à canonner : l'indolence de la génération Z « élevée dans du coton, elle n'a pas conscience de la nécessité de lutter pour sa survie » ; le président Trump : « imprévisible » ; le chancelier Merz « Il aurait pu accélérer sur les réformes, mais je lui laisse encore un peu de temps. »

Avec l'ex-chancelière Merkel, il est encore moins tendre : « Elle a fait oublier aux Allemands, au détriment de la capacité de performance du pays, qu'il fallait se battre pour réussir, alors qu'ils vivaient dans l'opulence depuis des décennies. » Plus frappant encore, avant les dernières élections européennes, face à la montée de l'extrême droite, il a écrit à ses 26 000 salariés allemands pour leur conseiller de voter pour des partis démocratiques.

Des œuvres majeures

Côté art, s'il est peu disert sur le montant de ses investissements, il est intarissable sur sa collection : 21 000 œuvres, dont une trentaine de Picasso, des dizaines d'expressionnistes allemands majeurs, dont son coup de cœur initiatique, en 1964. L'émotion est restée intacte. « Je me rappelle très précisément mon premier achat. C'était une aquarelle d'Emil Nolde, au prix de 60 000 marks, une somme très élevée pour l'époque, au point que j'ai passé une nuit blanche juste après. Aujourd'hui, je sais que c'était la bonne décision : la valeur de cette œuvre a quadruplé. »

Reinhold Würth (à g.) avec Jeanne-Claude et Christo, au siège de Würth, à Künzelsau, en 1995. Fasciné par le Pont-Neuf empaqueté, à Paris, le patron a demandé au couple d'emballer ses propres locaux.



Au fil des décennies, il s'est fait l'œil et des amis, comme David Hockney, à qui il a consacré une exposition en 2023, Georg Baselitz – tous deux récemment décédé –, Gerhard Richter ou Christo, à qui il a demandé d'emballer une partie de son siège social. C'était début 1995, l'artiste venait d'empaqueter le Pont-Neuf à Paris, que Reinhold Würth était venu voir exprès, et il s'apprêtait à travailler sur le Reichstag, à Berlin. Cet automne, le musée de Künzelsau consacrera une exposition à Anselm Kiefer et sera agrandi pour accueillir une œuvre monumentale.

Avec David Hockney en 2023. Le milliardaire a noué des amitiés artistiques, comme avec le peintre britannique à qui il a consacré une exposition à Künzelsau.

L'entretien s'achève. Le patron accepte de nous accompagner à l'accueil pour poser devant son buste, sculpté par l'autrichien Alfred Hrdlicka. Il effleure la statue avec affection, pose en habitué des shootings. Puis prend congé, un garde du corps sur ses talons.